

art[espace]public

DOSSIER DOCUMENTAIRE n°4

La ville mobile à l'œuvre

art [espace] public est un cycle de rencontres-débats
proposé par le Master 2 professionnel
Projets Culturels dans l'Espace Public
de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

En partenariat avec Stradda, le magazine
de la création hors les murs

3^{ème} édition : du 30 janvier au 13 mars 2009

La ville mobile à l'œuvre

Accélération des échanges, intensification des flux, multiplication des non-lieux : les villes semblent aujourd'hui moins façonnées par l'architecture que par la prolifération d'une culture basée sur la vitesse et le déplacement. Sensibles à ces évolutions qui transforment la structure des villes, le statut des communautés nationales et des individus, de nombreux artistes ont fait de la mobilité le thème de leur création, tentant de nous faire éprouver les nouveaux états de la condition urbaine. Expériences théâtrales et chorégraphiques interactives, déplacements physiques ou cheminements imaginaires, jeu sur la vitesse, la simultanéité ou le ralentissement : que recouvrent ces esthétiques du déplacement ? Vers quels imaginaires géographiques ouvrent-elles ? Quelles transformations des usages entraînent-elles ?

Avec **Alix de Morant**, journaliste et chercheur, auteur d'une thèse intitulée "Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité" ; **Corinne Pontier**, directrice artistique, Ici-Même (Grenoble) ; **Ali Salmi**, danseur et chorégraphe, compagnie Osmosis.

Cette rencontre-débat est organisée par **Fanny Courieult**, **Caroline Dubois**, **Alice Leborgne** et **Cécile Robin**, étudiantes au sein du Master Projets Culturels dans l'Espace Public.

Vendredi 20 février 2009, de 19h à 21h, à la Sorbonne, amphi Richelieu.

Dans le cadre du troisième cycle **art [espace] public** proposé du 30 janvier au 13 mars 2009 à la Sorbonne par le **Master 2 Projets Culturels dans l'Espace Public** de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction de **Pascal Le Brun-Cordier**, professeur associé, directeur du Master. En partenariat avec *Stradda*, magazine de la création hors les murs.

Programme complet du cycle art [espace] public et archives sonores :
www.art-espace-public.c.la

Site de Stradda : www.stradda.fr

Journal de bord du Master : <http://masterpcep.over-blog.com>

Médias partenaires : Radio Grenouille, Poptronics



[Présentation des intervenants]

Alix de Morant, journaliste et chercheur

Alix de Morant est journaliste et chercheur en arts du spectacle. Auteur d'une thèse de doctorat en 2007 sur les "Nomadismes artistiques : des esthétiques de la fluidité" [Université Paris X Nanterre / Arias CNRS], elle s'intéresse depuis dix ans aux formes spectaculaires nomades et aux implantations éphémères et subreptices en espace public. Elle collabore régulièrement aux revues *Cassandra*, *Scènes Urbaines*, *Stradda*. En partenariat avec HorsLesMurs, elle coécrit actuellement avec Sylvie Clidière un livre consacré à la danse, *Extérieur Danse*, à paraître en octobre 2009 dans la collection "Carnets de Rue" que dirige Claudine Dussolier aux Éditions de l'Entretemps.

Ali Salmi, danseur et chorégraphe, compagnie Osmosis

Chorégraphe et danseur, Ali Salmi crée depuis 15 ans au sein d'Osmosis Cie, basée à Forbach en Lorraine, des formes monumentales dans l'espace public marquées par une signature propre du "sensible", du "réel" et du "corps". Suite à des études d'ingénierie et d'architecture, il trouve un intérêt particulier dans la structure urbaine et historique qui le pousse à expérimenter un travail d'acteur corporel dans les lieux urbains. Avec Osmosis Cie, véritable laboratoire du mouvement et d'états de chocs, il travaille sur la recherche d'une danse engagée, physique, théâtrale et poétique autour de nos rites urbains. Parallèlement, il collabore au processus de création de Katy Roulaud, Carole Seveno, et Wim Vandekeybus depuis 1998, ainsi que pour la Cie Michel Noiret. En 2002-2003, il entreprend d'explorer le territoire des parcours de vie, de la mémoire de l'autre à travers sa propre culture et son imaginaire du monde arabe. Son écriture chorégraphique s'appuie sur un traitement singulier de la vidéo – entre documentaire et fiction – ainsi que sur la recherche sonore, en développant notamment des systèmes basés sur le traitement en direct d'états du corps dansant sous forme sonore ou vidéographique.

Corinne Pontier, directrice artistique, Ici-Même (Grenoble)

Corinne Pontier est la directrice artistique du collectif Ici-Même (Grenoble), fondé en 1992. Collectif polymorphe au croisement de différentes pratiques (danse, jeu d'acteur, performances, images sur pellicule ou vidéo, son et médias mixés, sociologie de terrain, écriture, architecture, etc.), prenant la ville comme objet de travail, Ici-Même (Grenoble) cherche et expérimente différentes formes d'interventions urbaines dans l'espace public à la rencontre de ses usagers et y interroge les pratiques sociales qui s'y dévoilent. Les projets d'Ici-Même (Grenoble) ont tout d'abord pris la forme d'interventions chorégraphiées autour des thèmes de la solitude, de l'intimité, des rythmes et flux urbains. A partir de 1995, l'installation du collectif au Brise-Glace (friche culturelle à Grenoble) inaugure une nouvelle phase dans l'évolution du travail artistique, plus centrée sur le territoire et le rapport au quartier au travers de résidences. Les artistes initient alors des concepts tels les « coins-salons », les « agences de conversation » ou encore des installations décalées d'observation du paysage urbain. Partant à la rencontre d'un morceau de ville et de ses habitants, ils investissent les espaces du quotidien, jouent avec les mots, les sons et les regards, et interrogent nos représentations et nos pratiques de cet espace du vivre ensemble.

[Contexte]

« Les grands phénomènes de migration, qui vont déplacer près d'un milliard de personnes d'ici à 2040, sont des phénomènes sans référence. On est là devant quelque chose qui remet en cause la sédentarité. Pour des raisons climatiques, pour des raisons économiques, pour des raisons de délocalisation d'entreprises, pour des raisons touristiques, les gens bougent, et ils bougent dans un monde qui est effectivement de plus en plus petit. Cela crée des problèmes au niveau des frontières, avec la construction de murs. [...] Au XIX^{ème} siècle, l'exode rural était lié à la ville industrielle. Aujourd'hui c'est l'exode des villes vers la ville future, c'est-à-dire la ville des villes, la ville des télécoms, la ville des aéroports, des gares, des ports. »

Paul Virilio,
Exposition Terre Natale, Ailleurs commence ici, Fondation Cartier,
novembre 2008-mars 2009.

« Alors que la victoire du sédentaire sur le nomade est fondatrice de la plupart des cultures, nous assistons aujourd'hui à une inversion. Désormais, le sédentaire est celui qui, très mobile, est partout chez lui – grâce au téléphone mobile, à l'ordinateur portable. Le nomade est celui qui n'est nulle part chez lui, bien souvent bloqué dans un de ces camps de réfugiés qui forment un nouvel « exurbanisme », en remplacement du « suburbanisme » des périphéries de l'ère industrielle. Cet âge de la mobilité et de l'instantanéité crée une ville-monde mouvante, une « omnipolis ». »

Paul Virilio,
« Le sédentaire est désormais partout chez lui », *Le Monde*, 15 décembre 2008.

« Bouge-t-on de la même façon que l'on soit un berger peul ou un citadin, une personne déplacée ou un sans-domicile fixe, un simple touriste ou un hyper-nomade sautant dans le premier jet en partance pour aller travailler aujourd'hui à New-York et demain à New-Dehli ? La surabondance d'images-monde charriées par les médias, les réflexes d'une société du zapping, les modes de l'éphémère tels qu'ils se pratiquent désormais peuvent modifier notre perception du quotidien et donner l'impression de surfer sur la vague sans pour autant nourrir une intelligence du cosmopolitisme. Dans son livre consacré à *L'homme nomade*, Jacques Attali stigmatisait une société à deux vitesses qui dans ses appétits chronophages se soucie peu ou prou des populations nomades menacées d'extinction et que la loi voudrait contraindre par souci d'ordre assigner à résidence. Mais il est néanmoins possible d'envisager une alternative nomade en tirant parti des flux médiatiques si souvent intransitifs qui néanmoins percent les murs de nos maisons et convient chaque jour la planète à notre table. »

Alix de Morant,
« Nomadismes artistiques, agencements mobiles, esthétique du déplacement »,
Colloque Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe, Conteners, Paris.

« A l'époque du virtuel, où la frontière entre réel et irréel devient de plus en plus fragile, il convient d'interroger le statut de l'humain dans un espace-temps mondialisé, marqué par la mégapole et le cyberspace posthumain. Notre topologie existentielle n'est plus celle du stable, de l'immuable et de l'identique. Elle relève d'une culture des flux et des réseaux, propres à tous les entre-deux, et entre n-dimensions ».

Christine Buci-Glucksmann,
Esthétique du temps au Japon, Du zen au virtuel, Paris, Galilée, 2001, cité par Alix de Morant,
Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité, 2007, p. 64.

« Leçon à retenir : dans un univers caractérisé par la circulation, œuvres d'art et démarches mobilistes peuvent aussi se noyer dans le flux, devenir des formes-paysage et non comme l'art traditionnel entend l'œuvre d'art, des formes-station. Le destin de l'art, non sans cohérence, rejoint ici le destin de l'humanité, lequel se caractérise autant par la fixation que par le nomadisme. »

Paul Ardenne,
Un Art contextuel, Paris, Flammarion, 2002, p. 178.

[Problématique]

Selon Olivier Mongin, « l'espace citadin d'hier [...] perd du terrain au profit d'une métropolisation qui est un facteur de dispersion, d'éclatement et de multipolarisation. Tout au long du XXème siècle, on est progressivement passé de la ville à l'urbain, d'entités circonscrites à des métropoles. Alors que la ville contrôlait les flux, la voilà prise en otage dans leur filet (*network*), condamné à s'adapter, à se démembrer, à s'étendre avec plus ou moins de mesure. »¹ La ville, qui hier correspondait à une culture du bâti, se transforme aujourd'hui en un espace illimité, celui des flux et des réseaux, qu'elle ne maîtrise plus. L'*urbs* (ville architecturée) et la *civitas* (entité citoyenne) mis en tension ne suffisent plus à définir un territoire.

Face au primat de l'instantanéité, la mobilité devient un élément essentiel dans la définition des enjeux urbains contemporains. Elle intervient à différents niveaux : flux humains, flux économiques, flux communicationnels, etc. Paul Virilio insiste sur le fait que « pour des raisons climatiques, pour des raisons économiques, pour des raisons de délocalisation d'entreprises, pour des raisons touristiques, les gens bougent, et ils bougent dans un monde qui est effectivement de plus en plus petit. »

La mobilité peut être entendue comme offrant la possibilité d'effacer les frontières et de créer de nouveaux espaces ouverts, indéfinis, propices à la rencontre. Toutefois, ce principe reste contrasté, au sens où il devient aussi le dénominateur obligé d'un système global et uniformisé voué aux échanges, aux flux et à la vitesse. La mobilité participe à la transformation du statut des individus et des territoires, à l'augmentation des inégalités et à la précipitation des zones délaissées.

Comment les artistes qui ont choisi l'espace public comme terrain d'expérimentation et de travail s'emparent-ils de ces changements de paradigmes urbains, géographiques et sociaux, pour mieux faire résonner notre condition urbaine ?

Quelles stratégies adoptent-ils pour mettre en exergue cette mobilité : au niveau du sujet, du public, du processus, du dispositif (chapiteaux, camions, containers...) ?

Comment la mobilité fait-elle émerger de nouvelles esthétiques porteuses d'un autre rapport à notre environnement ?

La frontière glisse entre la réalité que l'on nous donne à voir, à vivre parfois, et une fiction au plus proche du réel. Comment certaines formes artistiques, par l'immersion, nous déplacent et proposent une vision critique face à une hyper-mobilité ?

Ces propositions artistiques augmentent-elles la dématérialisation de la ville ou au contraire densifient-elles la chair des lieux pour définir une nouvelle géographie de la métropole ?

En quoi les artistes affectent-ils nos représentations, nos imaginaires, nos pratiques, nos usages ?

¹ MONGIN Olivier, *La Condition urbaine, La Ville à l'heure de la mondialisation*, Seuil, 2005, p. 12.
La ville mobile à l'œuvre / dossier-documentaire / cycle art [espace] public 2009

[Lexique]

Dromologie : « A côté de la sociologie des transports, à côté de la philosophie du temps, à côté de l'économie, il y avait place pour une autre logique, une autre discipline que j'ai tenu à appeler dromologie. La racine du mot en explique le pourquoi : « dromos » en grec signifie course et le terme course montre bien comment notre société est représentée par la vitesse, tout comme par la richesse.

Le « dromos », je le rappelle, c'est la « route » chez les Grecs, c'est « l'allée », « l'avenue », et en français le mot « rue » a la même racine que « ruée », se précipiter. Par conséquent la dromologie est la science, ou mieux, la discipline, la logique de la vitesse. »

Paul Virilio,

Extrait d'un entretien avec Giairo Daghini, 14 juin 2004

<http://multitudes.samizdat.net/Dromologie-logique-de-la-course>

Esthétique relationnelle : « L'évolution de la fonction des œuvres et de leur mode de présentation témoigne d'une urbanisation croissante de l'expérience artistique. [...] En d'autres termes, on ne peut plus considérer l'œuvre contemporaine comme un espace à parcourir [...] [mais] désormais comme une durée à éprouver, comme une ouverture vers la discussion illimitée. [...] Une forme d'art dont l'intersubjectivité forme le substrat, et qui prend pour thème central l'être ensemble, la « rencontre » entre regardeur et tableau, l'élaboration collective du sens. »

Nicolas Bourriaud,

Esthétique Relationnelle, Les Presses du Réel, 2001, p. 15.

Flux : Le mot flux, du latin *fluxus*, écoulement, désigne en général un ensemble d'éléments (informations, données, énergie, matière...) évoluant dans un sens commun. Un flux peut donc être entendu comme un déplacement, quelle qu'en soit sa nature, et caractérisé par une origine, une destination et un trajet.

Source : Wikipedia

Mobilité : La mobilité est la propriété de ce qui peut se déplacer dans un espace. Cet espace peut être virtuel : les informations circulent dans des réseaux. L'espace physique est le support de circulations de biens et de personnes. Ces mobilités – mobilité physique des hommes et des biens, mobilités virtuelles – créent des systèmes et se recomposent dans des formes variées.

Source : Wikipedia

Mobilité artistique : « Le principe de mobilité intervient à différents niveaux du processus artistique. Néanmoins, ce principe concerne rarement l'ensemble du processus de création et de ses composantes. La mobilité peut intervenir avec plus ou moins de force, de sens et en combinaison variable sur au moins cinq niveaux de ce procès : les artistes, leurs œuvres, les publics ou encore les dispositifs de création et de diffusion. Cinq niveaux donc, qui, assemblés de manière chaque fois originale, peuvent prendre des formes et des sens des plus similaires aux plus radicalement différents pour définir des mobilités artistiques. [...] Cette forme de pensée est constitutive de la figure de l'artiste dès le XIX^{ème} siècle. Néanmoins, paradoxalement, elle n'implique pas systématiquement la mobilité physique, tout au moins, elle combine rarement les cinq formes de mobilités évoquées. »

Fabrice Raffin,

« La Pensée nomade et les nouvelles mobilités contemporaines »,

Colloque Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe, Conteners, Paris.

Nomadisme : Le nomadisme est spécifique d'« une vie faite de déplacements continuels ».

Le Petit Robert

« Signe de la très grande mobilité qui caractérise notre époque, le monde industrialisé, poussé par le libre échange, à la fluidité des valeurs et des informations, substituant le nomadisme marchant au nomadisme agricole, aura accentué l'écart qui, depuis toujours, permet de distinguer les riches des pauvres ».

« Du trait à la trace, flottant entre l'évènement et le non-évènement, l'artiste nomade est cet être de trajet pour qui tout acte de présence au monde procède d'un marquage de l'espace et du temps ».

Alix de Morant,
Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité, thèse sous la direction de Béatrice Picon-Vallin, Université de Paris X Nanterre, Laboratoire ARIAS-CNRS.

Processus / Work in progress : Le processus artistique « n'est pas le chemin le plus court et le plus rentable vers une forme prédéterminée, mais bien un moment dont la durée reste indéfinissable et où l'inspiration et le savoir-faire de l'artiste tendent ensemble vers quelque chose d'incertain. En ce sens, l'œuvre d'art – telle qu'elle est entendue habituellement – balance entre le produit et la promesse. Au regard de la notion de processus, l'œuvre est à la fois une forme achevée et le signe provisoire d'une recherche artistique qui va sans cesse se déporter et se rejouer dans des formes à venir, toutes aussi incertaines. »

Ici-Même (Grenoble),
Les Paysages étaient extraordinaires, Tous Travaux d'Art, 2004.

Site : « Longtemps, le site (*sito* en italien) n'a fait qu'un avec cette logique de l'extension spatiale. Ce qui, situé, vu dans le paysage, fait partie de cette extension. Le site s'installe comme un point (*punctum*) dans ce paysage, s'y fait sa place, fait partie du lieu, en est seulement une marque. [...] Cependant, le site apporte une contradiction interne au lieu censé envelopper l'espace architectural ; car il est, lui aussi, architecture, espace calculé. Une itération de l'espace auquel le paysage prétend échapper s'installe dans le paysage même. »

Anne Cauquelin,
Le Site et le paysage, Paris, PUF, 2002, pp. 143-144.

Topocritique : « Parmi les modes de production majeurs aujourd'hui, on peut noter que l'investigation, l'enquête, l'expédition, prennent une importance proportionnelle à l'infigurabilité et à l'opacité du monde contemporain. Leur objet : l'information. C'est le savoir, en tant que matériau, qui fonde la pratique de ces artistes topocritiques qui explorent les sédimentations sociales ou les archives cachées. On peut ainsi dire que la topocritique est une pratique infographique dont l'enquête est le préalable. [...] La topocritique part de la réalité physique des espaces humains (domicile, bâtiment, zone urbaine, ville, nation, continent, planète) afin d'interroger les modes de représentation qui forment notre imaginaire et gouvernent nos actions. »

Nicolas Bourriaud,
« Topocritique : l'art contemporain et l'investigation géographique »
Texte d'introduction du catalogue de l'exposition « GNS » (Global Navigation System),
Palais de Tokyo, 2003.

[Artistes invités / focus sur quelques projets]

OSMOSIS CIE, direction artistique : Ali Salmi

// **TRANSIT**

Monumental urbain chorégraphique et vidéographique en espace public [2004-2005].

Un « voyage immobile »

« *TRANSIT* en s'inspirant du travail photographique d'Ad van Denderen – GO NO GO – met en situation l'actant et le public éprouvant une migration, transportés hors de leurs origines vers un inconnu.

La partition chorégraphique est réalisée en fonction d'un synopsis retraçant le voyage d'un immigrant clandestin partant d'Afghanistan jusqu'au port de Calais, pour passer en Angleterre. Elle explore l'engagement physique à travers l'immobilité et une mise en mouvement dans un espace en stationnement... Confrontation en permanence du corps dans la réalité de cet espace « brut », confrontation de deux espaces intérieur/extérieur, visible/invisible, transporteur/transporté. Cette partition est retranscrite en direct par une installation utilisant trois caméras vidéographiques mêlant technologies thermique, infra-rouge, night shot. Combinée aux images d'Ad van Denderen sur cette fuite, recherche d'El dorado [...], elle compose l'univers vidéographique de cette traversée...

Le dispositif scénique qui intègre un camion bâché invite le public « au voyage ». Les bâches latérales du camion sont repliées pour laisser apparaître des écrans de projection. »

// **ALHAMBRA CONTAINER**

Ballet Corps/Machines Vidéo-Chorégraphique en espace public [2008].

« Le spectacle ALHAMBRA CONTAINER aborde l'exil, d'un monde en mouvement entre rêves et désillusions. Il dépeint cette confrontation au réel, cette recherche d'une vie meilleure. Après le spectacle *Transit*, spectaculaire voyage immobile d'un camion porteur et de sa remorque, le chorégraphe Ali Salmi tient en effet à explorer ce précieux moment d'arrivée, une fois enfin là, enfin 'débarqué'. Trois conteneurs pour 'biens' – objet industriel symbole de notre mondialisation – sont déposés au sein de l'espace public à l'aide de trois chariots élévateurs ; Boîtes à 'Rêves', boîtes de 'Pandore' qui vont s'ouvrir... et offrir à nos regards trois corps, trois vies, trois âges; autant de parcours entre Sud, Est et Nord, face à leurs espoirs, leur désenchantement aussi... emportés par la rencontre de trois voix empreintes de leur tradition vocale et culturelle propres de l'Est, du Sud et du Nord de l'Europe.

La matière première est le corps en mouvement – l'engagement physique, les images sonores, vidéographiques- qui s'inscrit dans un ballet chorégraphique sensible à l'échelle et au cœur de la ville, entre immobilité et mouvement, chimères et réalités. »

www.osmosiscie.com

« Par son gigantisme, la machine crée une tension avec le corps du danseur. C'est aussi une rencontre inattendue, un duo entre fer et chair. J'utilise le bras de la pelleteuse pour sa fonctionnalité et sa dynamique, mais aussi comme un bras humain qui prend, repousse ou cajole ! La rotation de la machine est un mouvement ample, spectaculaire mais il peut aussi évoquer un manège. Le godet, dont la fonction est de gratter, de forer, de transporter et de déverser, offre une extension poétique : une main qui porte, qui élève et qui protège. Une machine, dans sa puissance, son élégance et sa beauté peut aussi bien évoquer les travaux d'Hercule que le monde industriel peint par Fernand Léger. »

Ali Salmi,
Entretien réalisé le 19 janvier 2009.

// **Autoroute du soleil**

Road Movie Vidéo-Chorégraphique en espace urbain/rural/portuaire [2007].

Du site au mouvement

« Inspiré d'une bande dessinée de Baru, cette création développe un dialogue musical, chorégraphique et vidéographique autour de la traversée des espaces, d'un territoire [...] : paysage urbain, paysage rural et paysage portuaire. »

Ce spectacle itinérant rend compte de la spécificité de chaque site à travers une construction de paysages sonores et un dispositif de spatialisation. Lors de la représentation, le site filmé en plein jour est projeté sur des écrans en pleine nuit, créant ainsi une profondeur de champs étrange et onirique dans laquelle les danseurs évoluent. De l'ancrage naît le mouvement ; *Autoroute du Soleil* ouvre une autre fenêtre sur le corps dansant, et emmène le spectateur dans une véritable traversée du territoire, proposant une forme itinérante sur une semaine dans trois sites vecteurs chacun d'une mobilité singulière.

« Une typologie des lieux est constituée pour inscrire le public dans une proximité à l'histoire. » Véritable road-movie, *Autoroute du Soleil* inscrit par le mouvement la trace de ces lieux sur cette histoire, sur les corps dansants.

« Cette création pose les questions simples d'une « FUIITE » : Pourquoi ? Vers où ? Après quoi, qui ? Le jeu d'images et de corps de ce voyage à travers la mémoire répondent au présent des traversées ; espace de nos villes et campagnes mais aussi les limites de notre pays, notre Europe face à la mer, face à l'autre côté. »

www.osmosiscie.com

ICI-MÊME GRENOBLE, direction artistique : Corinne Pontier

// Agence de conversation

« Dispositif mobile (dans l'espace public) ou sédentaire (dans un campement-laboratoire) de fabrication et d'activation de parole, dans les langues disponibles sur place. L'agence de conversation dispose de différents outils pour poser des questions de fond ou faire émerger une parole intime : affichages, jeux de questions, etc. et propose des débats définis à l'avance ou des conversations improvisées. »

Ces agences sont installées sur des marchés, des places publiques, des arrêts de tram... Les conversations sont ensuite retranscrites sous forme d'annonces placardées dans la ville : « PERDU : toute notion de territoire, forte récompense » ; « Militant sans parti cherche à s'intégrer », etc.

// Concerts de sons de ville

Marches aveugles guidées sur un territoire. Les participants doivent fermer les yeux, on ne leur met pas de bandeau, ce qui permet de ressentir davantage les différentes lumières, comme si les paupières n'étaient qu'un filtre. Les lieux sont choisis en fonction des « évènements sonores ». Des prises de son sont effectuées en amont des marches afin de ponctuer le parcours de diffusions sonores. On assiste alors souvent à un déplacement de la proposition vers de la fiction.

Ce projet est un travail sur l'écoute, la perception, c'est pourquoi le collectif a opté pour un dispositif hypermobile, léger, nomade, réactif à tout, et indépendant de la langue du pays : casques de chantiers anti-bruits, micro-diffusions de sons préenregistrées, projections de lumières. « L'addition et la soustraction des sons et des sensations agissent sur les spectateurs privés de vue comme des révélateurs et extenseurs sensoriels ; qui permettent de recomposer peu à peu un paysage sensible et subjectif. »

Selon Corinne Pontier, « la marche, le déplacement, sont au cœur de nos propositions. Le corps a une grande importance, il s'agit de partager un moment d'expérience physique. Les *Concerts de sons de ville* sont centrés sur un état de disponibilité à l'écoute des lieux. »

// Dans le cadre du projet « Un peu plus à l'est... » [2006].

Invitation de Stanica, Slovénie :

Section TRANSECT - Accessoires d'extrémité : « ligne ou bande étroite qui traverse un milieu donné, le long de laquelle sont localisées des stations d'observation, de mesure, d'échantillonnage, qui permettent d'élaborer une cartographie ou une analyse.

Consigne 1 : s'efforcer de suivre la ligne au plus près.

Consigne 2 : joindre les deux bouts. »

Randonnées urbaines : « La *randonnée urbaine* est une forme préméditée de dérive, une itinérance dans la ville dont le parcours est déterminé par une volonté poétique ou subjective, jamais des raisons fonctionnelles. La *randonnée urbaine* offre ainsi une perception inhabituelle de l'environnement urbain grâce au passages successifs à travers une grande variété de lieux (bordure d'autoroute, usine de traitement des eaux usées au soleil couchant, traversée d'un centre commercial sans rien acheter, paysages extraordinaires, inventions de points de vue inédits... Le randonneur pourra être guidé très précisément ou se voir confier une carte, démarrer sa balade depuis le campement ou retrouver un groupe de voyageurs à un autre endroit de la ville, suivre les traces d'un inconnu suivi quelques jours auparavant par un membre du collectif, ou les souvenirs d'un spectateur du *laboratoire*. »

Cinéma radioguidé : « Prenez la ville comme décor et les passants comme figurants, marchez nonchalamment au son d'une musique de film, courez ! Vous êtes poursuivi ! Jetez-vous au sol, rasez les murs, léchez les vitrines puis rentrez dans un magasin, énumérez tous les articles mais n'achetez rien... Faites-le à 20, 30, 40 personnes ou plus, en suivant avec des écouteurs les mêmes instructions diffusées sur une radio locale ; si vous êtes restés chez vous, vous aurez au moins la bande-son... L'avantage des images mentales c'est qu'elles ne nécessitent pas de caméra. »

// Ici-Même à Lisbonne, [1999].

Le principe moteur de cette intervention consiste à « marcher 24h non-stop en pistant les flux, variant selon les heures de la journée et la nature des lieux, l'activité humaine comme contrainte de déplacement. »

Ce projet constitue la suite des interventions développées depuis 1994 : « un groupe d'anonymes crée une perturbation sans s'annoncer, un ralentissement du rythme, une action chorégraphiée de gestes intimes dans l'espace public... ». Cela a permis d'inaugurer une « nouvelle approche de ces interventions : un atelier d'observation et d'expérimentation, laissant une grande autonomie des propositions entre elles [...] durant 3 semaines d'affilée, les idées évoluant selon les quartiers visités, l'ensemble étant filmé en super 8 noir et blanc, développé sur place et projeté lors d'une soirée dans un café.»

Afin de garder une trace écrite de leur voyage, expérience, rencontres, ateliers, Ici-Même Grenoble a publié un livre « Les paysages étaient extraordinaires », « série de réflexions liées à l'errance à la fois comme mode existentiel et comme champ de production artistique ».

<http://www.icimeme.org/>

[Dispositifs mobiles : des déplacements à penser et éprouver]

« Le dispositif n'est pas appréhendé comme un simple support d'expression technique d'une pensée pure, d'une volonté sans corps qui le déterminerait, mais comme étant une pensée en lui-même, bien sûr en lien avec une dramaturgie et une régie : il est moteur et révélateur. »

Marcel Freydefont,
Le théâtre de rue, un théâtre de l'échange,
textes réunis par Marcel Freydefont et Charlotte Granger,
Louvain-la-Neuve, *Études théâtrales* 41-42, 2008.

1. Une posture critique

« Au XIX^{ème} siècle, la pensée nomade est avant tout une posture fondée sur une défiance des pouvoirs et mœurs d'une époque, une « machine de guerre »² qui n'implique pas le déplacement, l'échange ou la confrontation directe. Elle apparaît plus comme un mode d'opposition au « monde bourgeois », à l'académisme, à l'État, qu'un nomadisme physique ou un « mouvement social » au sens strict. »

« La contestation porte une autre critique récurrente, plus précise. Une interrogation de la « société de consommation » à qui la pensée nomade reproche de gommer la qualité des choses, leur identité, leur beauté. [...] Ils opposent à l'homogénéité aseptisée un foisonnement inventif perçu comme typiquement humain auquel ils veulent laisser sa libre expression, incertaine, non canalisée. »

« Ce serait donc un art fluide. Pour ces arts, le flux est leur consistance même, leur nature. La consistance peut s'entendre comme forme esthétique, mais relève aussi du propos, d'un contenu, dans le sens où le flux permet une forme d'interrogation sur le monde particulière. C'est bien par le mouvement, la mobilité, que l'art nomade tente de produire un autre point de vue, souvent critique sur le monde, une vision mise en forme par et dans le mouvement. »

« L'excentricité spatiale de l'art nomade est donc aussi une excentricité politique [...]. S'il n'est pas toujours dans une logique critique, le simple fait d'être élément extérieur trouble le jeu local, provoque l'interrogation, le dérangement parfois. »

Fabrice Raffin,
« La pensée nomade et les nouvelles mobilités contemporaines »,
Colloque Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe, Conteners, Paris.

« La mobilité telle que l'envisagent la plupart des artistes se veut « métastatique », elle injecte une malignité qu'on croit salutaire, elle est de l'ordre de la contamination positive. L'œuvre d'art mobile adopte volontiers une forme aux effets centrifuges, si possible incontrôlable, celle de la cellule maligne venant corrompre l'unité de ce corps sain mais normé que représentent l'espace public, structures muséales comprises, et les modes de perception acquis. »

Paul Ardenne,
Un Art contextuel, Paris, Flammarion, 2002, p. 165.

« On dira que l'artiste, lui, ne veut pas instruire le spectateur. Il se défend aujourd'hui d'utiliser la scène pour imposer une leçon ou faire passer un message. Ils veulent produire une forme de conscience, une intensité du sentiment, une énergie pour l'action. »

Jacques Rancière
Le Spectateur émancipé, Paris, La Fabrique éditions, 2008, p. 20.

² Gilles Deleuze et Félix Guatarri, *Traité de nomadologie : la machine de guerre*, dans *Mille Plateaux*, Éditions de Minuit, 1980, pp. 434-527.

// Irma Firma / Salle des pas perdus [2008]

« Salle des pas perdus est un projet dans lequel nous effectuons une recherche sur les mouvements dans la ville, à partir de l'expérience de personnes qui ne peuvent pas se permettre de se déplacer de manière spontanée, ceux qu'on appelle les "sans papiers". Le résultat c'est une performance, présentée dans l'espace public, dans la rue Neuve et autour de la Place de la Monnaie à Bruxelles, des lieux où beaucoup de gens de différentes cultures, aux « comportements » différents, se côtoient : un ultime défi pour explorer les frontières physiques. Les gens qui passent par hasard sont un aspect important de la performance.

De même qu'aller à pied est le plus basique des mouvements, avoir des papiers est la condition de base de notre vie en société. Ne pas avoir de papiers dresse des obstacles sur ta route. Ça détermine le trajet que tu dessines, le trajet que tu accomplis. Nous travaillons à partir de l'expérience de « bouger » des danseurs sans-papiers, autant dans leur pratique professionnelle que dans leur vie privée.

Nous examinons comment ces gens se déplacent aujourd'hui dans la ville, et comment ils vivent cela. Sans but ou avec un objectif conscient ? Vont-ils rester immobiles ou s'enfuir ? Ont-ils des modèles fixes ? Peut-on dresser la carte de ces mouvements ? Quelles sont les causes de ces modèles ? Quelles inhibitions vivent-ils ? Quels risques courent-ils ? Y a-t-il des lieux qu'ils évitent ? Comment voudraient-ils se déplacer ? Y a-t-il des améliorations ? Ou bien tournent-ils en rond dans un cercle vicieux ? »

www.margaritaproduction.be/_FR/IRMA_FIRMA/INTRO.html

2. Une alternative à un espace fermé

« Dans un premier temps, loin des murs qui voudraient les contenir, à l'affût du moindre espace de liberté, voulant parfois échapper à la régulation et au contrôle, il s'agit pour les artistes choisissant le nomadisme, de se situer dans la modernité en retrouvant l'espace comme un partenaire actif. On situe une aire de jeu en connexion avec le passé mais aussi avec l'avenir, on opte pour des équipements mobiles pour pallier les interrogations d'un monde en transition. »

« Se situer dans la mobilité, c'est ne pas se satisfaire de réponses toutes faites mais proposer un postulat. C'est également partir d'un principe d'hospitalité et de la place que la cité peut ménager à l'intrusion du poétique. »

« C'est également dans un souci d'une relation directe avec un public, non différée par l'entremise des instances institutionnelles ou des opérateurs privés et autres médiateurs culturels qui interfèrent dans la relation qui est au cœur même de la prise d'espace des artistes nomades, prise d'espace qui agit ou réagit en interaction avec un contexte social. »

Alix de Morant,

Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité, thèse sous la direction de Béatrice Picon-Vallin, Université de Paris X Nanterre, Laboratoire ARIAS-CNRS.

« Sortant de l'art enclos montré dans un lieu unique et défini, l'art nomade se jouerait dans un espace ouvert où les choses-flux se distribuent au lieu de distribuer un espace fermé pour des choses linéaires et solides [...]. Dans un cas on occupe l'espace pour le compter dans l'autre on le compte pour l'occuper. »

Fabrice Raffin,

« La pensée nomade et les nouvelles mobilités contemporaines », Colloque *Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe*, Conteners, Paris.

// Rimini Protokoll / Cargo Sofia-X [2006]

Un théâtre qui flirte avec les frontières

« Je cherche à utiliser le théâtre comme un piédestal pour y mettre la vie, pour que la vie se regarde elle-même ».

Stefan Kaegi

Rimini Protokoll est un collectif berlinois qui regroupe sous son label : Helgard Haug, Stefan Kaegi et Daniel Wetzel. Ils se sont rencontrés à l'Institut des Sciences théâtrales appliquées de Giessen, sorte d'École supérieure du théâtre allemand avant-gardiste. Ils s'inscrivent dans un mouvement que l'on nomme le théâtre post-documentaire, post-dramatique ou encore le « Mouvement de la Réalité », qui s'attache à traiter le réel au plus près.

« Par rapport au théâtre politique des années soixante-dix, nous ne portons pas de jugement sur ce que nous montrons. Nous laissons le public se faire une opinion. Nous ne disons pas si c'est bien ou mal. Le théâtre permet de regarder en détail la société à travers ces professionnels de leur métier et non de la scène. Le collectif travaille en effet rarement avec des comédiens professionnels, mais avec des acteurs de la société. »

Entretien avec Jean-Louis Perrier, 2006

<http://ytjournal.blogspot.com/2008/07/rimini-protokoll-cargo-sofia-paris.html>

Mise en situation

« Avec *Cargo Sofia - Marseille*, les spectateurs embarquent au sein d'un dispositif nomade, d'un camion frigorifique aménagé, conduit par les experts du vécu que sont, cette fois, deux chauffeurs bulgares. Installé face à une paroi vitrée occultée régulièrement par des écrans, le public traverse, grâce aux images projetées et aux commentaires des convoyeurs, la Serbie, la Croatie, l'Italie, la Suisse. Tandis que les routiers évoquent leurs conditions de travail, la famille, la fenêtre ouvre sur des aires d'autoroute, des stations-service, des rampes de changement... un no man's land urbain où intervient parfois la population locale. Des bulles de poésie ponctuent le trajet, comme cette chanteuse qui égrène ses notes au hasard d'un rond-point. Mais le feuilleton scandé à l'intérieur du semi-remorque est d'une tonalité toute différente : est contée l'histoire d'un célèbre transporteur allemand corrompu qui s'est enrichi sur le dos des pays de l'Est. »

Sabrina Weldman,

« Spectacle en « classe économique », *Beaux Arts Magazine*, juin 2008

http://www.festivaldemarseille.com/festprog_cargo-sofia-marseille.html

Visée documentaire

« Le théâtre est au centre de mes projets. Avec *Cargo Sofia*, il s'agit même d'un théâtre très classique dans la mesure où j'utilise la scène italienne. Le camion dans lequel sont installés les spectateurs est un *güchkasten* (le terme allemand pour « scène italienne » : *kasten* signifie « caisse » et *gück* signifie « regarder, comme à travers un trou, en espionnant »). J'ai fait construire ce *güchkasten* comme un télescope ou un microscope pour observer la ville à travers le théâtre. C'est aussi une sorte de chambre noire pour cinquante personnes, une machine cinématographique sur roues, qui permet de cadrer la ville à travers les vitres, comme des cinéastes dans un travelling. Nous pouvons lire la ville, y tracer notre scénographie au lieu d'avoir à la construire. »

« Cargo Sofia-Avignon et Mnemopark. les voyages de Stefan Kaegi »

Entretien de Jean-Louis Perrier avec Stefan Kaegi.

Mouvement, 1^{er} juin 2006

<http://ytjournal.blogspot.com/2008/07/rimini-protokoll-cargo-sofia-paris.htm>

// Alternative nomade / LE BUS - simulateur de vol [2002]

« LE BUS est une création proposée par un collectif marseillais et produit par Le Caravansérail, société de création audiovisuelle et de design sonore. Leur démarche artistique s'articule autour du voyage et de la rencontre, elle mêle cinéma documentaire, art vidéo, photographie et chronique de voyage.

Proche du public, des gens, avec eux, Alternative Nomade se concrétise aujourd'hui sous la forme d'une structure de diffusion originale et symbolique : un bus dissimulé sous un chapiteau, ou pouvant être stationné dans une halle/friche. Sous cette structure pouvant accueillir en même temps soixante à soixante-dix personnes, une vingtaine de passagers pénètrent à l'intérieur du bus par la porte avant, dans la partie simulateur, et une autre vingtaine dans le salon documentaire. Le déambulatoire, lieu de convivialité et d'exposition reste en libre accès.

Dans le simulateur, [...] sept vidéo projecteurs diffusent des images sur les six fenêtres latérales du bus ainsi que sur le pare-brise avant. [...] C'est la vidéo projection des travellings

face qui donne la parfaite illusion du mouvement et installe véritablement le spectateur dans la position d'un passager. On aurait presque envie de sentir le bus vibrer... Les séquences de ce « film documentaire » monté sur sept écrans ont été tournées entre le Venezuela, le Brésil, le Pérou, le Sénégal, le Mali et le Burkina Faso, dans les transports en commun... »

www.a360.org/article.php3?id_article=22

« L'un des objectifs de l'Alternative nomade est de former une équipe de cinéastes nomades et d'équiper un camion, véritable car régie aménagé en lieu de vie, pour [...] ramener des quatre coins du globe différents types d'objets audiovisuels, ayant tous la particularité d'avoir été conçus et réalisés sur la route...»

<http://www.alternativenomade.org>

[Des écritures de la traversée]

1. De l'ancrage dans la trajectoire

« Jean Rémy insiste sur l'importance d'associer une sociologie des flux à une sociologie des lieux de fixation. Il parle de l'« automobilité » qui implique des modes multiples : non plus le primat de la voiture mais la revalorisation des formes amènes de déplacements (piétons, vélos, des transports en commun), incluant la possibilité des arrêts, des changements de rythme dans une cinétique à la fois technicisée et capable d'accueillir l'imprévisible ou l'échange. On est loin d'une conception qui voyait dans l'espace public un territoire seulement fonctionnel, voué à l'automobile pour l'essentiel. Ces dérives ont produit des espaces non gérés, non entretenus, « décérébrés », car dépourvus du sens dont ils auraient pu être porteurs, éloignés de l'idée qu'ils pourraient constituer un patrimoine urbain autant que social. Il existe à présent une conscience du rôle des espaces urbains dans le confort citadin. Mais l'on doit valoriser à la fois leur statut de lieu d'usage sédentaire et leur capacité à (re)constituer des continuités de déplacements dans la multiplicité et la décomposition urbaine. Tout projet de territoire qui les rendrait impossibles ou difficiles fabriquerait alors des conditions « d'inhabitabilité. »

Jean-Pierre Charbonneau,
« Rythmiques de la vie urbaine »
<http://www.mediapart.fr/>

// Intervention des Souffleurs, station Châtelet [10 juin 2008] Tentative de ralentissement du monde

Les Souffleurs-Commandos poétiques est une compagnie créée en 2001, après la rédaction du « Manifeste du Chuchotement » par Olivier Comte, directeur artistique. Les Souffleurs chuchotent à l'aide de rossignols (cannes creuses) des "secrets poétiques, philosophiques et littéraires" à l'oreille des personnes proposant ainsi un autre regard sur le monde qui nous entoure.

<http://www.les-souffleurs.fr/>

« Conurbations, mégalo-pôles, villes géantes... La ville contemporaine se caractérise notamment par sa fonction circulatoire. Au cœur du tissu urbain, la gestion de l'espace public consiste avant tout en une gestion rationnelle et fluide de la circulation et des flux. Arrêts, bouchons, interruption du trafic piéton comme automobile sont synonymes de paralysie, de désordre et de perte de temps. Dans nombre de règlements municipaux légiférant sur le domaine public, il est interdit d'entraver la libre circulation de la voie publique. Circuler, il n'y a rien à voir. Les Souffleurs - Commandos poétiques envisagent la ville comme territoire des hommes et non comme zone de flux. Comment exister, en tant qu'humain, au cœur de cet espace féroce et préoccupant ? Est-il possible de transformer ce monde, d'influer sur l'espace public par une posture d'observateur, par une qualité de présence, par le silence ? C'est ce défi d'être au monde, en tant qu'artistes et qu'hommes, que les Souffleurs relèvent au travers de leurs interventions en commandos.

Dans le quartier des Halles à Paris, plus d'un million de visiteurs transitent chaque jour. Dans ce contexte autorégulé, saisir le rythme du circuit, dévier une trajectoire, se poser au milieu d'un flux deviennent rapidement des actes subversifs. C'est aussi faire l'expérience physique de se sentir traversé par le mouvement de l'espace public. Les Souffleurs – Commandos poétiques vous convient à un petit travail de contre-point. »

<http://www.maisquefontlesartistes.fr/Qu-est-ce-que-tu-trafiques.html>

2. Des voyages comme principe de création

« L'hétérogénéité caractérise ensuite l'art nomade comme un art qui « s'oppose au stable à l'éternel, à l'identique au constant ». [...] Dans la pensée nomade, le point sédentaire n'existe que pour repartir, support, relais du mouvement, relais d'inspiration aussi. En effet, le mouvement physique rejoint ici la métaphore et devient principe de création. En même temps qu'elle est mouvement physique, la pensée nomade est un principe d'inspiration qui se nourrit des découvertes successives des voyages, du mouvement continu, sans arrêt. »

« La posture à l'écart de l'art nomade ne renvoie pas qu'à un principe artistique. Elle est aussi une volonté d'expérimentation de vie. Une recherche individuelle identitaire qui ne soit pas orientée par des valeurs ou des normes imposées. Principe artistique la pensée nomade relève alors autant d'un mode de vie et participe de la construction de soi. Le voyage est l'épreuve individuelle et collective ainsi que l'occurrence d'invention d'un dispositif du déplacement qui englobe la totalité de la vie des individus. »

Fabrice Raffin,

« La pensée nomade et les nouvelles mobilités contemporaines »,
Colloque *Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe*, Conteners, Paris.

« L'envie de voyager, d'interrompre une continuité, de trouser l'espace public en employant le nomadisme invasif de la machine de guerre ou tout autre technique du surgissement, d'occuper les délaissés, de s'approprier les espaces vacants, le refus d'une implantation autre qu'éphémère ou provisoire, une conception écosophique de l'art, une soif d'autonomie et la crainte de figer un processus motivent une investigation des territoires comme la création d'alternatives à l'épreuve du réel. »

« [...] nombre d'artistes se considèrent comme des arpenteurs de territoires. Géographes et cartographes, ils nous inclinent à considérer le temps même du cheminement comme une performance. Aux antipodes du tourisme de masse, voyageurs visionnaires, ils introduisent une esthétique du déplacement, et le mot « work in progress » qui remplace aujourd'hui celui de spectacle dans les divers programmes et manifestations culturelles reprend ici son sens originel de « voyage ».

Alix de Morant,

« Nomadismes artistiques, agencements mobiles, esthétique du déplacement »,
Colloque *Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe*, Conteners, Paris.

// Christine Quoiraud Une marche expérientielle

« Christine Quoiraud se définit comme une danseuse-marcheuse. Elle formule une conception originale de la danse qui replace le corps dans le paysage par la marche. Pour elle, la marche est une errance attentive, un vagabondage expérimental, une déambulation rituelle, un nomadisme poétique... Marcher devient une action artistique en soi. En 1999, lauréate de la Villa Médicis hors les murs, pour sa recherche intitulée « Marche et danse : corps et paysage », elle accomplit durant toute l'année 2000 un long périple à pied autour de la planète à la rencontre des paysages, des sensations, du corps, le sien et celui des autres, artistes, scientifiques et nomades avec qui elle chemine. En 2002, *Duodiptyque*, une traversée de la France du nord au sud et d'est en ouest associe Christine Quoiraud au performer Julien Bruneau, jeune danseur et alors encore étudiant aux Beaux-arts à la Cambre à Bruxelles. Après quelques semaines effectuées par chacun en solitaire, le parcours qui descend lentement le Rhône jusqu'à son delta, est jalonné par les marcheurs de rendez-vous, avec poètes, écrivains, musiciens et plasticiens qui leur emboîtent le pas le temps d'une ou plusieurs journées et parfois dans l'optique d'une présentation publique du projet. »

<http://www.conteners.org/CHRISTINE-QUOIRAUD>

// Gigacircus / AmeXica sKin

« Croisement d'artistes polyvalents, Gigacircus relie les arts numériques à l'espace public et/ou naturel et nourrit une dynamique interculturelle d'échange des savoirs. Gigacircus est composé d'artistes ouverts au mixage des techniques et des supports : concepteurs son, vidéo, photo, infographie ; scénographes, informaticiens, designers d'interfaces multimédia, sculpteurs, webmasters, musiciens... De ce potentiel naissent des performances, des installations, dispositifs interactifs en réseau projetés dans l'espace public. »

<http://www.conteners.org/GIGACIRCUS-LABORATOIRE-MOBILE>

« J'ai choisi d'évoquer le passage de la frontière comme un chemin d'épreuves, image symbolique du labyrinthe, matérialisation de la menace de rencontre avec la mort, mais aussi de la quête du sens de la vie » déclare Sylvie Marchand.

www.gigacircus.net

« Gigacircus explore le rapport espace/temps. Après avoir suivi les pèlerins sur la route de Saint Jacques et les nomades de Mongolie, la compagnie marche avec les migrants mexicains vers sa nouvelle création, « AmeXica sKin ». [Ce projet] frôlera la peau fragile et frontalière qui sépare le Mexique des Etats-Unis. Pour cela, pas à pas, la compagnie avance en mouvements distincts, jalonnant une à une les étapes de création. Tout naît du terrain. Partie du cœur du Mexique, où elle a passé un hiver et un été, en 2006 et en 2008, Sylvie Marchand, directrice artistique, a suivi le regard des migrants que la course à la survie et la lutte contre la faim ont arrachés à leur famille, à leurs racines. En conséquence vient la rencontre. D'abord ethnologique, humaine. Puis artistique. Elle s'entoure alors d'une équipe aux talents et aux savoir-faire divers de laquelle émergera une intelligence collective. [...] Prévues pour 2009, la version finale d'« AmeXica sKin » se présentera comme une installation labyrinthique de large envergure au travers de laquelle se mixeront les points de vue et les performances d'artistes venus du son, de la vidéo, des arts graphiques, de la photo, de la musique et autres nouvelles technologies multimédia. Grâce à un labo mobile, ils développent des workshops de création itinérants en milieu urbain, rural, naturel. Un camion équipé d'un matériel de production et de diffusion part à la rencontre des publics. Le résultat des ateliers se concrétise par la création d'une oeuvre numérique originale ancrée dans la réalité géographique et sociale. »

Géraldine Kornblum,

« Au pas des hommes », *Stradda*, n°10, p.21

[Des arts du site]

1. La relation au paysage et l'ouverture du regard

« Quitter l'univers prédéterminé de ces marchés de l'art qui asservissent les artistes, pour restaurer une disponibilité à l'aventure, se laisser dériver sans but précis, abandonner le périmètre de l'atelier pour aborder le monde d'une manière plus intense et rendre à l'art une forme d'instabilité : l'expérience in situ menée par les premiers artistes du Land Art est autrement vécue comme une sortie de route, résistance qui, au-delà même d'une confrontation directe de l'artiste au paysage, oblige commissaires d'expositions, critiques, galeristes et publics à changer d'habitudes pour cheminer à la rencontre des oeuvres et se déplacer vers elles. »

Alix de Morant,

Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité, thèse sous la direction de Béatrice Picon-Vallin, Université de Paris X Nanterre, Laboratoire ARIAS-CNRS.

« Le Land Art, dans la mesure où il manifeste, pour une part l'impossibilité de la rencontre avec l'oeuvre elle-même, insiste sur l'exigence même de l'art, objet d'une quête toujours renouvelée. Ni dans l'oeuvre, ni dans la seule dimension de la représentation, ni non plus dans l'esprit de l'artiste ou des spectateurs, il est toujours ailleurs ».

Gilles A. Tiberghien,

« Le Land Art, cartes et espaces de l'art » dans *Nature, Art, Paysage*, Arles, Actes du Sud, Versailles, Ecole Nationale du Paysage, 2001

« Ces démarches [projets in situ] ouvrent des correspondances inédites entre ces territoires extérieurs que nous traversons en aveugle et nos territoires intimes que nous maîtrisons si mal. Routes ou autoroutes, ces « non lieux » stigmatisés par Marc Augé, n'ont apparemment pas d'identité propre, leurs aspects factuels semblent les rendre invisibles. Elles représentent pourtant une réalité physique et symbolique qui révèle notre société. Habiter poétiquement ces espaces de transition participe d'une transformation de notre point de vue sur le monde. »

Fred Kahn,
« Poétique des Autoroutes », *Stradda*, n°10, octobre 2008.

// Ex Nihilo / Trajets de Vie, Trajets de Ville [2007]

Créé en 1993 à Marseille, le collectif de danse Ex Nihilo se démarque dès 1997 par l'utilisation de l'espace extérieur. Accueillis comme artistes associés de l'Atelier 231 à Sotteville-Lès-Rouen, et grâce au réseau européen de création en espace public IN SITU, ils montent en 2007 *Trajets de vie, Trajets de ville* (Sotteville-lès-Rouen, Utrecht, Lisbonne, Marseille, Marrakech...). Anne Le Batard et Jean Antoine Bigot sont les directeurs artistiques d'Ex Nihilo depuis 2000.

Une réactivation des lieux

« *Trajets de Vie* est une performance pour 4 danseurs qui se joue sur des bancs publics. Nous avons travaillé l'intime et frôlé l'invisibilité parfois, mais aussi expérimenté la « puissance » de l'individu, où « il suffit d'un moindre geste pour que celui qui semblait un passant comme les autres apparaisse comme danseur. Nous avons vu les bancs comme des espaces de retrait, on peut y « freiner la vitesse de la ville », et de rencontre possible. »

« *Trajets de Ville*, chorégraphie pour 10 danseurs et un musicien, c'est l'inverse des bancs : elle a lieu sur une place publique et parle de la foule. Nous nous sommes inspirés du flux et des trajectoires des piétons, nous avons mis en jeu la réceptivité des corps, recherché la fluidité, l'écoute et la connivence, chaque danseur étant tout à la fois actif et passif. Esquive, choc, étreinte, affrontement, accord, écoute, solidarité, indifférence...

[...] Au fur et à mesure de nos déambulations, il est apparu que le banc public était l'espace intime que nous recherchions, en retrait du flux de la ville, en regard. Il est souvent vide, mais toujours plein de la présence de ceux qui s'y assoient. Il est un morceau de cette ville, tout à la fois public et privé. C'est là que pour un instant on s'y repose, se retrouve, se rencontre, se souvient, se rassemble. Nous avons travaillé à la fois sur les présences et ce qu'il en reste. Puis nous avons exploré un second espace : les lieux de passage, la place publique, le flux, la circulation, les trajectoires. Nous nous sommes inspirés du flux des piétons, du mouvement commun, de l'rythmie de la foule. »

« Chaque danseur, seul, construisait un regard singulier, dehors, chaque jour, épuisant le mouvement de la marche... Les mots du photographe Raymond Depardon ont pris alors beaucoup de sens : « L'errance est une espèce de quête du lieu acceptable, une quête aussi de ces zones intermédiaires, avec toujours la même question : qu'est-ce que je fais là ? [...] La pièce cadre et explore ces expériences de l'autre et de l'espace partagées par tout un chacun et propose au spectateur « une petite heure de communauté... ». »

www.exnihilodanse.com

2. L'interrelation au cœur du projet artistique

« Penser l'errance artistique moderne, comme moyen non pas de se perdre mais d'accepter le trouble de la désorientation, alternative nomade qui permettrait de conquérir les nouveaux territoires de l'imagination comme d'approfondir l'expérience sensible. »

« Une œuvre d'art mobile, c'est l'art mis à la portée de tous, déplacé vers la rue et l'espace public, perturbant le quidam rétif aux questions esthétiques. »

« L'art de la mobilité, donc : un art de la matière, de l'instant et de l'action propice à développer chez quiconque s'y trouve confronté des sensations mentales, visuelles et jusqu'à

une sensibilité kinesthésique inédite, obligeant à repenser l'ordinaire de l'esthétique. Sans conteste, cet art se place du côté de la requalification. Dans deux domaines au moins : celui du lieu de l'art, d'une part, et celui de la perception, de l'autre. S'agissant du lieu, ce type d'art valorise la dispersion contre la polarisation. (...) L'art de la mobilité, en fait, n'est pas seulement attractif en soi, du fait de sa fréquente singularité et de l'étonnement légitime qu'il a tendance à susciter chez le spectateur non averti. Il l'est aussi en ce qu'il bouscule la perception, incite le public au refus de consommer l'œuvre d'art par les voies ordinaires, au premier chef la contemplation. »

Paul Ardenne,
Un Art contextuel, Paris, Flammarion, 2002, pp. 163-165.

« Après le domaine des relations entre Humanité et divinité, puis entre l'Humanité et l'objet, la pratique artistique se concentre désormais sur la sphère des relations interhumaines, comme en témoignent les pratiques artistiques en cours depuis le début des années 90. L'artiste se focalise donc de plus en plus nettement sur les rapports que son travail créera parmi son public, ou sur l'intervention des modèles de socialité. [...] Je veux dire par là qu'au-delà du caractère relationnel intrinsèque à l'œuvre d'art, les figures de référence de la sphère des rapports humains sont désormais devenues des « formes » artistiques à part entière : ainsi, les meetings, les rendez-vous, les manifestations, les différents types de collaborations entre personnes, les jeux, les fêtes, les lieux de convivialité, bref l'ensemble des modes de la rencontre et de l'invention de relations, représentent aujourd'hui des objets esthétiques susceptibles d'être étudiés en tant que tel, le tableau et la sculpture n'étant ici considérés que comme les cas particuliers d'une production de formes qui vise bien autre chose qu'une simple consommation esthétique. »

Nicolas Bourriaud,
Esthétique relationnelle, Les Presses du Réel, 2001, pp. 28-29.

« Les réformateurs du théâtre [...] ont fait du théâtre le lieu où le public passif des spectateurs devait se transformer en son contraire [...]. »

« La scène et la performance théâtrales [...] se proposent d'enseigner à leurs spectateurs les moyens de cesser d'être spectateurs et de devenir agents d'une pratique collective. »

« La séparation de la scène et de la salle est un état à dépasser. C'est le but même de la performance que de supprimer cette extériorité de diverses manières : en mettant les spectateurs sur la scène, et les performers dans la salle, en supprimant la différence de l'une à l'autre, en déplaçant la performance dans d'autres lieux, en l'identifiant à la prise de possession de la rue, de la ville, de la vie. »

Jacques Rancière
Le Spectateur émancipé, Paris, La Fabrique éditions, 2008, p. 11/p. 17/p.21.

// Rimini Protokoll / *Call Cutta in a Box* [2008]

Pour *Call Cutta in a Box*, Rimini Protokoll a travaillé avec une société de marketing téléphonique, Escon Ltd, située en plein cœur du quartier de Salt Lake City à Calcutta où les sociétés de call centers sont concentrées. « En Inde, des millions de personnes travaillent dans des call centers. Pour des salaires défiant toute concurrence, ces « Bangalore butlers » délivrent maints services pour le compte de clients le plus souvent occidentaux. De « là-bas », ils nous renseignent et nous assistent en direct, subviennent aux besoins que nous avons « ici ». Le collectif a formé quelques uns de ces employés-acteurs.

« Un lointain si proche soit-il »

« Un bureau. Vous entrez. Une fenêtre sur la ville. Une table avec un téléphone et un ordinateur. Le téléphone sonne. Vous décrochez. Le spectacle commence. » Proposition énigmatique qui propose une heure de conversation à un seul spectateur. Une relation privilégiée, sur le mode des télé-conseillers qui vous interpellent à l'autre bout du fil et suivent un protocole de discussion, tentant de discerner vos besoins, de vous séduire, de vous convaincre.

Le protocole ici joue avec le spectateur et fait tomber les réticences. De questions banales à des interrogations plus profondes comme : « Croyez-vous en la réincarnation ? », « Si oui, en quel animal aimeriez-vous être réincarné ? » Ou encore, « êtes-vous satisfait de votre

existence ? », l'interlocuteur indien amène le spectateur-partenaire à se livrer tout en dévoilant quelques signes de ses conditions de vie en Inde (une photo de famille arrive par fax, une musique indienne sort d'un tiroir...). Les statuts s'en trouvent troublés, les distances annulées, « un lointain si proche soit-il » dirait Michel Foucault. Une proposition unique, dans un ici et maintenant de la co-présence, le « spectacle » s'écrit avec et pour une seule personne ; le spectateur se fait co-auteur de l'œuvre.

Une proposition dérangement qui se joue des distances pour mieux les faire apparaître :

« L'opérateur parle en son nom et n'a rien n'a d'autre à proposer qu'une simple relation téléphonique où l'imaginaire et le spectateur jouent un rôle important. Le déplacement de ce contexte socio-économique, où d'ordinaire prévaut l'anonymat, vers l'espace intime d'une conversation amicale met d'autant plus en évidence l'inhumanité de ces circuits mondialisés. »

Maïa Bouteillet

« Hors-pistes à Bruxelles », *Libération*, 27 mai 2008

http://www.rimini-protokoll.de/website/de/article_3503.html

« On entre dans l'ère de la logique paradoxale. Dans les jours qui viennent nous assisterons au passage de la télévision à la téléaction : la possibilité de téléagir en temps réel à distance. C'est vrai pour le télétravail et le téléachat, ce sera vrai demain pour un nombre incalculable d'actions télécommandées, ce que l'on appelle déjà la téléprésence. Or, lorsque l'on dit que l'on se réunit à distance grâce à la vidéo interactive, on énonce un paradoxe. Se réunir à distance est un paradoxe. On ne peut pas résoudre ce paradoxe comme on résout un conflit. »

Paul Virilio,

Extrait d'un entretien avec Gairo Daghini, 14 juin 2004

<http://multitudes.samizdat.net/Dromologie-logique-de-la-course>

[Cartographies / Du *work in progress* à la rencontre spectaculaire : quels lieux pour la création ?]

« Confronté à la difficulté de rendre visible un travail fondé sur la notion de trajectoire, dont la mobilité est à la fois le principe et l'aboutissement, en une exploration réitérée du présent, il fait progressivement prendre au spectateur conscience de toute la richesse d'un suspens. »

Alix de Morant,
Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité, thèse sous la direction de Béatrice Picon-Vallin, Université de Paris X Nanterre, Laboratoire ARIAS-CNRS, p. 344.

1. Prolongations, ramifications : quelle traçabilité ?

« Cartes, plans, images satellitaires, prises de vue, échantillonnages, études sociales, diagrammes et tableaux : jamais la notion de géographie n'a pris autant d'importance dans l'art qu'aujourd'hui. Il faudrait remonter plusieurs siècles pour voir les artistes explorer le monde physique avec une telle ardeur. »

« La carte selon Nicolas Bourriaud, dans le cas de la démarche employée par Ici-Même revêt une valeur topocritique : La topocritique part de la réalité des espaces humains (domicile, bâtiment, zone urbaine, ville, nation, continent, planète) afin d'interroger les modes de représentations qui forment notre imaginaire et gouvernent nos actions. »

Nicolas Bourriaud,
Topocritique, l'art contemporain et l'investigation géographique,
Extrait de *Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité*, de Alix de Morant,
Thèse sous la direction de Béatrice Picon-Vallin,
Université de Paris X Nanterre, Laboratoire ARIAS-CNRS, p. 254.

« Pourquoi les artistes produisent-ils de nouveaux outils topographiques ? Parce que les photographies et les cartes ne se superposent plus, parce que les représentations communes (et notamment médiatiques) ne correspondent plus à l'expérience vécue. Si les immenses distances qui séparaient jadis les continents se sont rétrécies, un gouffre peut se creuser entre deux quartiers ou deux étages d'immeuble ; les moyens de communication permettent une instantanéité absolue, mais il faudra des années pour connaître le visage de son voisin. Dans ce monde déterritorialisé et entièrement remodelé par la technique, la géographie n'est plus seulement l'affaire de la science « dure », mais aussi celle des artistes, qui l'approchent dans une perspective tout aussi poétique que critique. »

« On peut dès lors cesser de considérer la représentation, ainsi élargie, comme l'asservissement de l'art à un principe qui lui serait extérieur: la ressemblance. Le tracé du monde contemporain ne passe pas forcément par sa figuration réaliste, mais par des constructions formelles qui mêlent diagrammes, vidéos ou modélisations. Ce qui n'est plus figurable peut en revanche continuer d'être arpenté, et servir de support à un travail de géomètre ou de géographe. »

Nicolas Bourriaud,
Topocritique : l'art contemporain et l'investigation géographique
Texte d'introduction du catalogue de l'exposition « GNS » (Global Navigation System),
Palais de Tokyo, 2003.

2. Quels prolongements virtuels ?

« L'apparition du réseau télématique Internet et son utilisation immédiate par un nombre non négligeable d'artistes ont posé les fondements d'un art désireux de se hisser aux dimensions de la Toile et de contribuer à l'économie (réelle, symbolique) du World Wide Web et des réseaux de télécommunication numérique. Or une œuvre d'art conçue pour Internet n'est-elle pas fondamentalement mobile ? »

Paul Ardenne,
Un Art contextuel, Paris, Flammarion, 2002, p. 172.
La ville mobile à l'œuvre / dossier-documentaire / cycle art [espace] public 2009

« Les membres de ces compagnies, leurs œuvres, les dispositifs qui les montrent, se déplacent ainsi en permanence d'un bout du monde à l'autre ou sur des échelles plus réduites [...]. Leurs pièces sont pensées pour circuler au mieux dans l'espace public ou des lieux de diffusion inhabituels vers des publics ruraux notamment. Il faut ajouter à ces caractéristiques l'utilisation des technologies numériques à toutes les étapes de la création qui conduit au paradoxe d'ubiquité. Si ces compagnies sont en mouvement constant, il est possible de les suivre où qu'elles soient sans bouger. Une ubiquité utilisée par toutes ces compagnies, qui, de plus, leur procure une forte visibilité en ligne. »

Fabrice Raffin,
« L'art de l'écart », *Stradda* n°10, octobre 2008.

« Dans la logique des arts nomades, on occupe momentanément un sol, on l'ensemence d'une présence. Puis, on prélève tout un ensemble d'informations relatives à ce sol et à son occupation, et on cultive patiemment les traces accumulées afin d'établir autour de l'évènement premier tout un jeu d'opérations connexes que l'on pourrait apparenter au jardinage, qui permettent ainsi de situer l'évènement dans une mouvance artistique ou en écho à d'autres performances ou entreprises poétiques menées en d'autres temps ou simultanément en d'autres lieux. D'où l'importance réelle des outils et des technologies de navigation qui permettent à la fois de capter l'éphémère d'une rencontre ou d'un évènement puis de l'ancrer dans la nappe élargie du réseau.»

« L'horizon est constitutif du paysage et producteur d'imaginaire. Par ailleurs, de nouvelles expériences, obligent le récepteur contemporain confronté au changement incessant, à la superposition d'images virtuelles et réelles, à un nomadisme du regard. La virtualisation du monde n'empêche pas qu'on ait envie de s'y promener, de s'aventurer ou encore d'engranger de la connaissance. »

Alix de Morant,
Nomadismes artistiques, agencements mobiles, esthétique du déplacement,
Colloque Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe, Conteners, Paris

// Laurent Mulot / *Middle of nowhere* L'ubiquité du geste artistique

« *Middle of Nowhere* est une œuvre d'art visuel développée par Laurent Mulot consistant à implanter un geste poétique sur les 6 continents. Ce geste est concrétisé par la pose d'une plaque attestant la fondation d'un Centre d'Art Contemporain Fantôme dans des lieux inhabituels pour un centre d'Art et avec des gens qui n'ont aucun lien avec l'Art Contemporain. L'œuvre à deux versants, l'un est virtuel : le site internet et l'autre est physique : les expositions. À ce jour, six installations importantes ont été montrées en Australie, France et Chine. Un est actuellement montré au Musée d'Art Contemporain de Lyon en France. Concernant le site internet le MAC Lyon a produit et réalisé une borne d'accès permanent au public dans l'enceinte du musée. Le projet pour cette borne est de l'installer dans plusieurs musées et ainsi créer un lien entre les publics de ces institutions, entre ces institutions elles-mêmes au travers de l'œuvre [« selon les mêmes critères que le CGAC : «difficulté d'accès», «impossibilité d'y séjourner» et «haut potentiel fictionnel»]. Un des concepts de ce travail est l'ubiquité. Le réseau internet, la borne d'accès, la possibilité de visiter les expositions et de se rendre « au milieu de nulle part » sont autant de pistes qui mènent au « territoire de l'œuvre ». C'est aussi une réflexion politique sur l'Art et la globalisation.

« L'artiste travaille ainsi à l'élaboration d'une géographie alternative, tissant un réseau de sens, une toile de liens humains entre des territoires. Le milieu de nulle part est pratiquement un oxymore. Il désigne un lieu et un anti-lieu, d'où sa dimension fantomatique. Il institue également un lieu par la plus-value symbolique que j'y amène. »

<http://www.theycomeoutatnight.org>

[Ressources]

• BIBLIOGRAPHIE

[Ouvrages]

ARDENNE Paul, *Un Art contextuel, création artistique en milieu urbain, en situation, d'intervention, de participation*, Paris, Flammarion, 2002.

BOURRIAUD Nicolas, *Esthétique relationnelle*, Dijon : Les Presses du Réel, 2001.

CAUQUELIN Anne, *Le Site et le paysage*, Paris, PUF, 2002.

DELEUZE Gilles et GUATARRI Félix, *Traité de nomadologie : la machine de guerre*, dans Mille Plateaux, Les éditions de Minuit, 1980.

FREYDEFONT Marcel, *Le Théâtre de rue, un théâtre de l'échange*, Textes réunis par Marcel Freydefont et Charlotte Granger, Louvain-la-Neuve, Études théâtrales 41-42, 2008.

ICI-MEME GRENOBLE, *Les paysages étaient extraordinaires, Tous Travaux d'Art*, 2004

MONGIN Olivier, *La Condition urbaine, La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Editions du Seuil, 2005.

RANCIERE Jacques, *Le Spectateur émancipé*, Paris, La Fabrique Editions, 2008.

THIBERGHIE Gilles A., « Le Land Art, cartes et espaces de l'art » dans *Nature, Art, Paysage*, Arles, Actes du Sud, Versailles, Ecole National du Paysage, 2001.

[Articles]

BOUTEILLET Maïa, « Hors-pistes à Bruxelles », *Libération*, 27.05.2008.

BOURRIAUD Nicolas, « Topocritique : l'art contemporain et l'investigation géographique », catalogue de l'exposition « GNS » (Global Navigation System), Palais de Tokyo, 2003.

CHARBONNEAU Jean-Pierre, « Rythmiques de la vie urbaine », 15.09.2008.
<http://www.mediapart.fr/club/blog/jean-pierre-charbonneau>

DE MORANT Alix, « Mobiles créateurs », *Stradda n°10*, octobre 2008.

DE MORANT Alix, *Nomadismes artistiques, agencements mobiles, esthétique du déplacement*, Colloque Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe, Conteners, Paris, les 20-21 février 2008

FREYDEFONT Marcel, *Le théâtre de rue, un théâtre de l'échange*, Textes réunis par Marcel Freydefont et Charlotte Granger, Louvain-la-Neuve, Études théâtrales 41-42, 2008.

KAHN Fred, « Poétique des autoroutes », *Stradda n°10*, octobre 2008.

PERRIER Jean-Louis, « Cargo Sofia-Avignon et Mnemopark. Les voyages de Stefan Kaegi » ? entretien avec Stefan Kaegi », *Mouvement*, 01.06.2006.

RAFFIN Fabrice, « L'Art de l'écart », *Stradda n°10*, octobre 2008.

RAFFIN Fabrice, *La pensée nomade et les nouvelles mobilités contemporaines*, Colloque Nomadisme, Nouveaux médias et nouvelles mobilités en Europe, Conteners, Paris, les 20-21 février 2008

VIRILIO Paul, « Le Sédentaire est désormais partout chez lui », *Le Monde*, 15.12.2008.

VIRILIO Paul, Exposition *Terre Natale, Ailleurs commence ici*, Fondation Cartier, novembre 2008-mars 2009.

VIRILIO Paul, « Dromologie, logique de la course », Entretien avec Giario Daghini, 14 juin 2004 <http://multitudes.samizdat.net/Dromologie-logique-de-la-course>

WELDMAN Sabrina, « Spectacle en classe économique », *Beaux Arts Magazine*, juin 2008.
« Cargo Sofia-Avignon et Mnemopark. les voyages de Stefan Kaegi », Entretien de Jean-Louis Perrier avec Stefan Kaegi, *Mouvement*, 1^{ier} juin 2006

[Thèse]

DE MORANT Alix, *Nomadismes artistiques, des esthétiques de la fluidité*, thèse sous la direction de Béatrice Picon-Vallin, Université - Paris X Nanterre, Laboratoire ARIAS-CNRS.

• WEBOGRAPHIE

Alternative Nomade

www.alternativenomade.fr

Christine Quoiraud

<http://www.conteners.org/CHRISTINE-QUOIRAUD>

Conteners

www.conteners.org

Ex Nihilo

www.exnihilodanse.com

Gigacircus

www.gigacircus.net

Ici-Même (Grenoble)

<http://www.icimeme.org/>

Institut de la Ville en Mouvement

<http://www.ville-en-mouvement.com/>

Irma Firma

www.irmafirma.be

www.margaritaproduction.be/_FR/IRMA_FIRMA/INTRO.html

Laurent Mulot

www.theycomeoutatnight.org

Les Souffleurs

www.lessouffleurs.fr

<http://www.maisquefontlesartistes.fr/Qu-est-ce-que-tu-trafiques.html>

Osmosis Cie

www.osmosiscie.com

Rimini Protokoll

<http://www.rimini-protokoll.de>

<http://ytjournal.blogspot.com/2008/07/rimini-protokoll-cargo-sofia-paris.htm>

Dossier documentaire réalisé dans le cadre du cycle art [espace] public 2009 par Fanny Courieult, Caroline Dubois, Alice Leborgne, Cécile Robin, étudiantes au sein du Master Projets Culturels dans l'Espace Public. Sous la direction de Pascal Le Brun-Cordier, professeur associé, directeur du Master Projets Culturels dans l'Espace Public, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne — Février 2009